

# Le train de midi dix : une épidémie

Autor(en): **Jean**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le nouveau conteur vaudois et romand**

Band (Jahr): **77 (1950)**

Heft 5

PDF erstellt am: **06.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-227278>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

était secouée par les violents hoquets qui la laissaient chaque fois pantelante. Brusquement, l'affreuse vérité m'apparut : nous étions pilotés par un croque-mort ivre et nous allions à la messe en zigzaguant comme des soudards. Je regardai autour de moi : on ne semblait s'être aperçu de rien et chacun fixait ses pieds comme s'il les voyait pour la première fois.

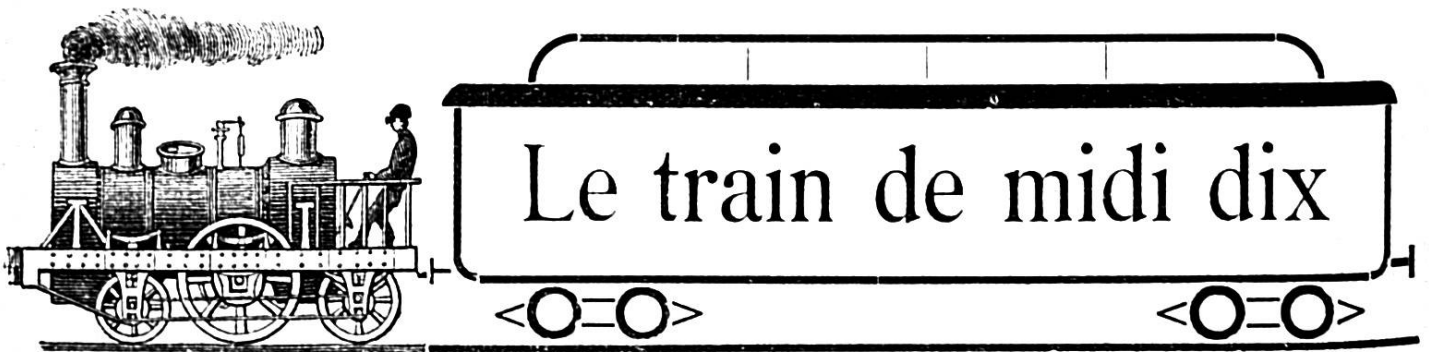
L'église, heureusement, n'était plus éloignée. Nous l'atteignîmes tant bien que mal et l'on y porta le cercueil. Chacun suivit et je restais seul sous le porche, cherchant à percer le brouillard. Le cheval piaffait dans un coin et, sur son siège, le cocher se tenait l'estomac. Un grand calme régnait

alentour. Je réfléchis à l'endroit où j'avais pu laisser ma montre. Sur la table de nuit ? Non. Alors, à la cuisine ? Ou peut-être mieux, dans le cabinet de toilette ? J'étais sur le point de la rerouver quand un bruit de sabots me fit tourner la tête. Et je vis, chose stupéfiante, le corbillard s'en allant au pas (sans doute vers l'écurie), le cocher endormi sur son siège, poursuivi par l'ordonnateur des pompes funèbres, pâle et débraillé, qui criait à tue-tête :

— Mais, réveille-toi, Louis, ne fais pas l'imbécile ! Faut qu'on aille au cimetière !

Ton fils affectionné : Justin.

p. c. c. Claude Marti.



## UNE EPIDEMIE

Une véritable épidémie sévit parmi la gent écolière qui, six jours par semaine, rentre au bercail par le train de midi dix.

Une épidémie qui, jadis, alors que l'automobile était un moyen de locomotion réservé aux millionnaires ayant argent et temps à perdre, sévissait dans le monde des commis voyageurs.

Une épidémie de yass, vous avez deviné !

Des groupes de pas plus hauts que trois pommes, serviettes « aguillées » en instable équilibre sur huit genoux striés d'ecchymoses et d'égratignures, tapent consciemment le carton.

Et les geignardes bonnes dames de se lamenter, dans le parmi du dedans de leur cœur angoissé, sur la déchéance de la jeunesse actuelle.

Et les braves pères de famille, pleins de la conviction que ce n'est pas « la leur »

qui se permettrait pareille incongruité, se plongent dans la lecture du journal, pour ne pas être dans l'obligation d'intervenir...

— Vous ne trouvez pas que c'est révoltant de voir tous ces gamins jouer aux cartes ? demande une dame à son vis-à-vis qui joue merveilleusement au sourd.

Plus poli, ce simili-sourd, que son malhonnête de voisin qui répond :

— Que voulez-vous, Madame, il faut marcher avec son temps ! Quand il avait leur âge, votre mari se livrait certainement à des jeux plus innocents et plus intelligents. En toute franchise, je vous avoue que j'aime mieux les voir yasser dans le train que jouer aux « nius » sur la place Saint-François !

On est tous citoyens d'un pays civilisé, que diable !

Qu'un ivrogne se permette de crier les pires insanités dans le train, il est rare de

voir quelqu'un se lever et le rappeler à la bienséance.

Que les yasseurs en herbe jurent comme des païens, se gratifient de noms d'oiseaux ou de termes anatomiques dont rougiraient des soldats au corps de garde, semble moins impressionner les gens que de voir « taper le carton ».

Je ne prends pas position, je constate, tout simplement ! Je ne prêche pas, j'essaie d'agir ; encore que ce soit assez difficile avec des gaillards trop petits pour bien connaître le respect qu'on doit aux grandes personnes, et trop grandes pour laisser croire, même une seconde, qu'ils peuvent être des anges.

Un jour, le plus grand d'un quatuor m'interpelle :

— Vous ne nous regardez pas d'un sale œil aujourd'hui, M'sieur ? Vous n'êtes plus fâché de nous voir faire un roi misé ?

Question que ne comprendra pas celui qui ignore que, le jour précédent, j'avais menacé un des joueurs de lui flanquer mon pied juste à l'endroit dont il en-

tendait faire le nom patronymique d'un de ses partenaires qui n'avait pas coupé un as.

— J'ai du plaisir à vous regarder jouer, tant que vous ne dites pas des mots grossiers.

On arrive dans une gare, un tout petit lâche ses cartes et descend en vitesse.

— Comment se nomme-t-il, ce minuscule ?

— Sais pas ! C'est un Iranien !

— Son collègue terminé, il pourra s'installer comme professeur de yass à Téhéran !

— Vous nous feriez plaisir en prenant sa place, M'sieur.

J'avoue en rougissant que cette ingénue proposition m'a enchanté. En dépit de mes rides, ces braves gosses ne me prenaient pas pour un croquemitaine.

Une belle dame, assez âgée pour être imposante, me regardait fixement...

Je n'ai pas osé accepter !

*Jean du Cep.*

## *Premières notes sur un grand sujet*

*par C.-F. Landry*

La question du patois est bien ancienne. Elle revient périodiquement sur le tapis, mais sans beaucoup de précisions, ni pour, ni contre. N'a-t-on pas été jusqu'à me proposer, à moi qui ne parle miette de cette langue gracieuse, de me lancer à la rénovation de l'idiome ?

Je voudrais arriver à voir clair dans ce sujet. Pas facile ! Juste Olivier prétend (et je pense qu'il a ses raisons) que le patois d'ici est mort avant d'être devenu seulement adulte. A partir de lui, on répète cela presque comme une maxime.

« A une époque reculée du moyen-âge, le peuple vaudois posséda une littérature rustique. La langue provençale fit sentir son influence jusque dans nos vallées, et la trace en subsiste encore dans le patois vaudois, riche en termes et en inflexions appartenant à la langue d'oc. Ce langage a été étouffé par le français du Nord, avant d'avoir développé ses richesses... Les sentiments s'élèvent rarement au-dessus d'une jovialité crue et sensuelle, d'une bonhomie mêlée de rudesse. »

Je cite avec plusieurs intentions, ce